



## ROMAN

Pierre Cayouette ou comment  
«tuer le cynisme» en soi

Page F 3



## ESSAI

Un Normand Bethune  
antibritannique

Page F 6

CAHIER

F

## LIVRES

# Aux premières loges de la folie

André Cellard et Marie-Claude Thifault donnent la parole aux aliénés de Saint-Jean-de-Dieu



Le docteur Georges Villeneuve, surintendant de Saint-Jean-de-Dieu de 1894 à 1917



Hôpital Saint-Jean-de-Dieu. Pavillons des hommes.

Au sous-sol de l'hôpital Louis-H. LaFontaine reposent les dossiers de toutes les personnes qui ont été traitées pour une maladie mentale depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, alors que l'établissement s'appelait encore Saint-Jean-de-Dieu. Des pages et des pages de vies brisées qui ont donné toute son âme à *Une toupie sur la tête*. *Visages de la folie à Saint-Jean-de-Dieu*, un ouvrage iconoclaste et sensible qui donne la parole aux premiers aliénés de l'asile décrié.

LOUISE-MAUDE RIOUX SOUCY

Pendant deux ans et demi, André Cellard et Marie-Claude Thifault se sont assis à la même petite table de bois. Coïncés entre un radiateur et 80 000 dossiers qui donnaient à la pièce des allures de «catacombes de la folie», ils ont répété le même rituel, épluchant un à un les quelque 10 000 dossiers mis à leur disposition depuis 1873 jusqu'à 1925. Évariste, Bernadette, Joseph-Napoléon, Marie-Louise... des noms ont commencé à défiler sous la lumière blafarde des néons jusqu'à ce que des visages de la folie émergent par la magie des correspondances.

Au premier chef s'est imposé le délire polymorphe de Thomas, interné en 1902 après avoir troublé l'ordre public en voulant accomplir sa mission extraordinaire: prouver au monde qu'il était en fait nul autre que Napoléon II. «*Depuis trois mois et demi, j'ai une toupie sur la tête*», lance-t-il au D<sup>r</sup> Devlin, qui le prend en charge à Saint-Jean-de-Dieu. La phrase, qui exprime parfaitement les affres d'une personne qui sent sa raison lui échapper, donnera son titre à cet ouvrage écrit à deux mains au prix d'un travail de moine.

Au final, les chercheurs n'auront toutefois retenu que 300 dossiers jugés assez significatifs pour étayer leur thèse. «*On aurait voulu en garder plus, mais la majorité était d'un laconisme épouvantable*», raconte André Cellard. En fait, il appert que les dossiers de moins de trois pages étaient monnaie courante même quand il s'agissait de résumer des vies marquées par plusieurs décennies de réclusion. Heureusement, d'autres patients ont eu la chance de faire l'objet d'un suivi plus serré, leurs familles demandant régulièrement des comptes aux autorités.

Leurs correspondances ont permis aux chercheurs de lever le voile sur un quotidien atypique, marqué par l'isolement et la perte de repères. Toute la magie d'*Une toupie sur la tête* réside d'ailleurs entre les lignes de ces missives, souvent maladroitement, certes, mais toujours profondément sincères. Le fait que Boréal ait choisi de les publier intégralement, avec leurs défauts de langue, n'est certainement pas étranger au sentiment d'authenticité qui s'en dégage.

Interlocuteur privilégié, le médecin traitant s'y révèle tout à fait indispensable. C'est en effet principalement autour de cet homme que graviteront les espoirs, mais aussi les déceptions et les rancœurs des aliénés et de leurs proches pendant la période étudiée par les deux chercheurs. Par sa plume, il agira comme un phare dans un univers où le roulement de personnel est incessant, commentant année après année les cas qui lui sont soumis.

## Un idéal

L'analyse de ces lettres a permis aux chercheurs de tisser la trame d'une histoire qui se révèle bien différente de celle qu'a bien voulu retenir l'Histoire. De Saint-Jean-de-Dieu, la plupart des gens gardent le souvenir d'une mégacité de la folie où l'on entassait pêle-mêle les marginaux, les déments, les mélancoliques et les idiots, mais aussi des gens sains d'esprit internés de force par des proches malveillants. Mais avant de devenir ce que les ténors de la révolution psychiatrique allaient qualifier de «*renfermoir, de dépôt ou de mouvoir*», Saint-Jean-de-Dieu a aussi été un idéal, rappelle Marie-Claude Thifault.

«*À l'époque, les gens ont cru en la structure asilaire, ils se sont investis complètement dans ce projet avec la certitude qu'ils allaient guérir les malades*», raconte la professeure

d'histoire à l'Université de Hearst. En 1873, l'hospice Saint-Jean-de-Dieu est créé dans un milieu naturel réputé pour favoriser la restauration du «moral» de la personne souffrant de folie. Rapidement l'hospice se transforme en une cité asilaire et prend le statut d'une municipalité. Avec son auditorium, sa brigade d'incendie et ses centres de loisirs, l'asile prend des proportions telles qu'il faudra même une locomotive, le *Saint-Raphaël*, pour relier les différents pavillons. Cette croissance rapide ne se fera pas sans conséquences. «*Une dizaine d'années seulement après l'érection du nouveau Saint-Jean-de-Dieu, en 1901, l'établissement commence à tomber en lambeaux. Les salles sont encombrées et l'idéal asilaire pâlit*», raconte André Cellard.

En 1910, le D<sup>r</sup> Villeneuve sonne une première fois l'alarme dans une lettre adressée à sir Lomer Gouin, premier ministre et procureur général de la province, à qui il demande la nomination urgente d'un médecin additionnel. Aux commandes de la cité, les sœurs de la Providence verront les ressources financières de l'asile fondre comme peu de chagrin. «*L'approche thérapeutique était déficiente. On avait imaginé ce système dans l'espoir de guérir la folie, mais ça ne marchait pas et ça continuait à grossir*», raconte le professeur de criminologie à l'Université d'Ottawa.

Pourtant, l'espoir de lendemains qui chantent reste palpable. Les archives montrent en effet un univers bien différent des histoires d'horreur qui continuent aujourd'hui de circuler à propos de Saint-Jean-de-Dieu. Les méthodes décriées si fortement par le public — qu'on pense seulement à la lobotomie, à l'hystérectomie ou à l'utilisation de salles de bains froides — sont carrément absentes, ces mesures étant venues plus tardivement. Même les mesures de contention sont abordées avec pudeur, les auteurs ayant choisi de mettre l'accent sur les mots des aliénés, qui se gardent bien d'inquiéter leurs proches avec ce genre d'information.

## Un refuge

Reconnu comme l'un des critiques les plus acerbes de l'institution asilaire, André Cellard admet que ses convictions ont

VOIR PAGE F 2: FOLIE

«À l'époque, les gens ont cru en la structure asilaire, ils se sont investis complètement dans ce projet avec la certitude qu'ils allaient guérir les malades»

SOURCE NEWS.COM

## LIVRES

EN APARTÉ

## Les printemps de Victor-Lévy Beaulieu



Jean-François Nadeau

Dans une sortie qui tient plus d'une affabulation littéraire que de l'analyse politique, Victor-Lévy Beaulieu annonce partout qu'il va voter pour l'ADQ de Mario Dumont. Au nom des régions.

Personne, dit-il, n'a compris que le Québec ne se limite pas à Montréal. Ni les verts, ni Québec solidaire, ni le PQ. Personne. Reste Mario Dumont, à l'en croire, pour faire comprendre aux autres ce que ses nerfs semblent confondre avec une pensée.

En 1998, pourtant, le célèbre écrivain du Bas-du-Fleuve avait annoncé qu'il ferait la lutte à ce même Mario Dumont dans un nouveau parti de son cru, le Parti des régions. Cette année-là, pour le 1<sup>er</sup> avril, VLB avait ainsi laissé entendre qu'il se présentait dans Rivière-du-Loup pour donner un chien de sa chienne au chef de l'ADQ. VLB décrivait alors Dumont comme «le fils putatif de Preston Manning», un être, disait-il, à mille lieues des idées socialistes pour lesquelles il se bat depuis son adolescence. «Son in-culture, ajoutait-il, lui permet de mettre Bouddha, Mahomet, Lucien Bouchard et Jean Charest dans le même sac. Il n'a aucun avenir politique, ce que les sondages confirment d'ailleurs.»

Même après avoir annoncé que cette candidature était une blague destinée à alerter l'opinion contre les dérives érigées en politiques par l'Action démocratique, VLB soulignait encore, très sérieu-

sement cette fois, que le Mouvement pour une alternative politique, un des embryons desquels naîtra Québec solidaire, l'intéressait beaucoup. Ainsi, ajoutait-il, «c'est toujours possible que je sois candidat contre Mario Dumont»...

Il fallait donc, aux yeux de VLB, lutter contre Mario Dumont... Au nom de quoi? Des régions, bien sûr! Suivez-vous cet extraordinaire fil logique qui nous conduit d'hier à aujourd'hui? Personne n'est dépourvu de contradictions, mais tout de même! Poussés à ce point, les contradictions deviennent trop grosses pour qu'elles ne soient pas d'abord l'expression d'un simple calcul.

Un vieux chat aime que les souris dansent en le regardant tandis qu'on bat les cloches d'une campagne électorale de village... Et Victor-Lévy Beaulieu a sans conteste un don pour faire danser au corps à corps le comique et le tragique sur un fond de petite musique régionale. Il en module sans cesse le phrasé, au gré de ses fantaisies du moment. Dans cette joute électorale où toute référence à l'univers culturel est absente, la position apparente de VLB consiste à dire, en somme, qu'il faut secouer le torpéur politique québécois en plongeant le pays tout entier dans ce que lui-même ne souhaite pourtant pas: un monde encore plus sombre. Son appui à l'ADQ s'apparente ainsi à une abracadabrante politique de secours populaire qui consisterait à mettre à la rue des gens déjà très éprouvés afin que de leur pauvreté soudain accentuée jaillisse la richesse... Autrement dit, pour chasser madame la Misère et déranger enfin l'Histoire, rien de tel que de se plonger davantage dans la merde tout en prétendant qu'il s'agit de la meilleure façon d'en sortir.

Comme si, pour aider des gens à se relever, il fallait d'abord s'assurer de les mettre à terre!

Depuis plus de quinze ans, en accord avec une pensée socialiste qui a été la sienne toute sa vie, VLB n'a cessé de pester contre les soldeurs des chambres de commerce de village, genre Mario Dumont. L'écrivain l'a fait, toujours à sa façon, entre autres par

l'entremise de plusieurs médias indépendants, dont *L'Aut'journal* et *Le Couac*, répétant à qui voulait l'entendre que ce Dumont est une sorte d'expression malsaine d'un Québec réactionnaire qui ne l'a jamais intéressé autrement que dans le noir des cieus de certains de ses romans. Lors de la dernière course à la chefferie du PQ, VLB accueillait d'ailleurs chez lui, en toute logique, nul autre que le candidat Pierre Dubuc, le plus à gauche d'entre tous!

Voyant VLB se porter soudain à la défense de l'ADQ et ainsi d'idées bien à droite, beaucoup ont eu l'impression qu'il s'agissait là en fait d'une nouvelle facétie de cet écrivain qui aime tant faire parler de lui et dont l'extraordinaire talent rend bien sûr légitime qu'on le fasse. Le lisant, on pouvait en effet avoir l'impression de tomber sur une forme renouvelée de cette drôle de publicité publiée dans *Le Devoir* de 1971 où, dans un encart suspect, quelque cinquante écrivains sensibles aux idées progressistes, dont Victor-Lévy Beaulieu, annonçaient qu'ils retireraient soudain leur appui au Parti québécois pour le donner «sans réserve au Crédit social», un parti qui était au régionalisme populiste d'hier ce que l'Action démocratique est à celui d'aujourd'hui. Évidemment, cet encart était un canular, œuvre de Jacques Ferron, le père spirituel de VLB.

Alors, est-ce donc une immense farce que cette

lettre d'appui à l'ADQ dont s'est fendu cette semaine l'auteur de *Monsieur Melville*? On pourrait vraiment être tenté de le croire. Après tout, Victor-Lévy Beaulieu est depuis longtemps un vrai génie de l'utilisation amusante des médias à son profit. Encore l'an dernier, pour le 1<sup>er</sup> avril toujours, il avait annoncé à *La Presse* que sa brique, *James Joyce, l'Irlande, le Québec, les mots*, serait publiée simultanément à Trois-Pistoles, à Toronto, à Los Angeles, à Dublin, à Londres, à Paris et à Sydney, tout en ajoutant que le Mexique, l'Allemagne, l'Italie et le Japon devraient vite s'ajouter à la liste! Rien que ça! Et cette nouvelle, aussi extravagante fût-elle, avait été reprise, ici et là, tandis que l'homme riait dans sa barbe, voyant qu'on faisait son jeu...

Ratoureux comme pas un, VLB est depuis longtemps un habitué de ces farces du 1<sup>er</sup> avril qui servent son propre programme, qu'il soit littéraire ou politique. En cette année sans trop d'hiver, le printemps est-il arrivé plus tôt que d'ordinaire dans le Bas-du-Fleuve? Il est très probable, en tout cas, que cet appui inattendu à l'ADQ ne soit rien d'autre que le fruit d'un simple calcul politique provocateur où ce vieux singe trouve, encore une fois, à s'amuser aux dépens d'autrui. Quel calcul? Celui-ci: comme le Parti libéral risque de presque tout remporter depuis Québec jusqu'à Gaspé, le grand écrivain pense tout bonnement qu'en faisant la promotion de l'ADQ grâce à son nom, il offre ainsi des chances de diviser assez le vote pour que quelques candidats du PQ, voire de Québec solidaire, triomphent contre toute attente dans la lutte, se faulant de justesse entre le PLQ et l'ADQ. Mais croire ainsi que, par la seule influence de son nom, on puisse faire triompher une stratégie pareille révélerait davantage l'ampleur d'une vanité littéraire qu'un bon jugement politique.

jfnadeau@ledevoir.com

## FOLIE

## Ceux qui sont sortis sont-ils plus heureux aujourd'hui?

SUIITE DE LA PAGE F 1

été ébranlées à la lecture de ces témoignages tout en nuances. «Dans mon Histoire de la folie au Québec, je présentais l'asile comme un symbole de l'intolérance des sociétés face au comportement anormal. Mais dans un Québec aussi conformiste que le Québec du début du siècle dernier, j'en suis venu à me demander si Saint-Jean-de-Dieu n'était pas le seul lieu où les personnes anormales pouvaient vivre sans être considérées comme des pestiférés.»

À l'époque, la normalité n'avait souvent qu'un visage. Tout ce qui s'en écartait était perçu comme une menace. Même l'originalité, si recherchée de nos jours, était considérée comme un défaut inavouable. Depuis, la société a beaucoup assoupli ses règles, remarque le criminologue, qui cite l'exemple de l'homosexualité et de la tentative de suicide, deux comportements qui menaient tout droit à l'asile au début du siècle dernier. «C'est dans le regard de l'autre qu'on est fou. À cet égard, l'homosexualité est un exemple absolument extraordinaire parce que, tout d'un coup, des gens qui étaient traités comme des malades mentaux ont été complètement normalisés.»

Alors que la proportion de

personnes internées s'avère aujourd'hui dix fois moindre qu'il y a 50 ans, les deux chercheurs ne peuvent que s'interroger sur les choix d'un milieu psychiatrique qu'ils connaissent pourtant bien pour y avoir travaillé eux-mêmes. «Dans les années 60, on a dit que ça n'avait plus de bon sens à Saint-Jean-de-Dieu et c'était vrai! On manquait de tout. Mais ceux qui sont sortis sont-ils plus heureux aujourd'hui? On retrouve de plus en plus d'hommes et de femmes dans les rues, ils sont dans leur délire et ils me paraissent parfois encore plus isolés que s'ils étaient internés», laisse tomber Marie-Claude Thifault après un moment de réflexion.

À l'autre bout du fil, André Cellard reprend sans le savoir les propos de sa complice. «Il y a des itinérants qui meurent aujourd'hui sur les bancs de parc. Oui, les gens qui étaient en institution étaient aliénés, mais depuis la désinstitutionnalisation, quand on croise un fou dans la rue, on fait souvent comme s'il n'existait pas, et je me demande si ce genre d'aliénation n'est pas pire encore que celle qui existait alors à l'asile.»

En lisant *Une toupie sur la tête*, le lecteur a lui aussi le sentiment de retrouver le sens premier du mot «asile», alourdi par des années de perceptions négatives,

souvent méritées certes, mais pas toujours. Il suffit de penser à l'Olivine du D<sup>r</sup> Jacques Ferron pour s'en convaincre. À propos de cette patiente, le D<sup>r</sup> Ferron écrivait en 1970 que «son internement à Saint-Jean-de-Dieu, excellent pour elle, montre qu'en dessous de l'hôpital psychiatrique, il y a, en largeur et en profondeur, un hospice, ou, si l'on veut, un asile dans le bon sens du mot.»

Pourtant, de cette Olivine «blagueuse et enjouée», on ne retrouve qu'une «patiente imbécile aux connaissances très pauvres» dans le dossier conservé à Louis-H. LaFontaine. Heureusement, André Cellard et Marie-Claude Thifault ont su lire entre les lignes et redonner à cette patiente, comme à des dizaines d'autres patients tout aussi attachants, sa liberté de parole. Juste pour cela, *Une toupie sur la tête* vaut pleinement qu'on s'y attarde.

Le Devoir

## UNE TOUPIE SUR LA TÊTE

VISAGES DE LA FOLIE À SAINT-JEAN-DE-DIEU  
André Cellard  
et Marie-Claude Thifault  
Boréal  
Montréal, 2007, 325 pages

## Critique de la critique

Qu'en est-il, aujourd'hui, de la critique littéraire? Quelle importance lui accordons-nous? Quels objectifs devrait-elle viser? L'Union des écrivains et des écrivains québécois présente à l'UQAM un débat littéraire autour de ces questions le vendredi 23 mars. L'écrivain André Major et l'écrivaine et journaliste Pascale Navarro, ainsi que les étudiants David Dorais de l'université McGill, Joanne Gosselin de Concordia, Jonathan Lamy de l'UQAM et Ching Selao de l'université de Montréal participeront à ce débat. L'écrivaine Aline Apostolska animera la rencontre. Dès 16h30 à l'Université du Québec à Montréal, local DR-200 du pavillon Athanase-David (rez-de-chaussée), au 1430, rue Saint-Denis. Métro Berri. - *Le Devoir*

## Odeurs de plagiat aux Intouchables

Une petite controverse secoue les éditions Les Intouchables dirigées par Michel Brûlé. Le roman *Laura l'immortelle* de Marie-Pier Côté, publié par la maison, présente des ressemblances assez évidentes avec le scénario du film *Highlander*. La jeune auteure de 12 ans explique que certains éléments de son livre viennent des suggestions d'une amie française avec laquelle elle clavar-

ÉCHOS

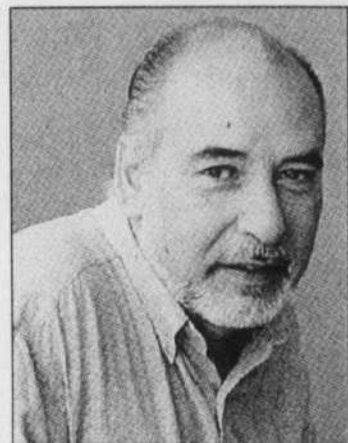
dait à l'époque de la rédaction. Sans accuser l'auteur, l'Union des écrivains du Québec déplore le manque de vigilance de l'éditeur qui n'a pas lu toute l'œuvre avant de la publier. M. Brûlé a par ailleurs indiqué qu'il n'aurait pas pu identifier les passages compromettants puisqu'il n'avait jamais vu le film en question. - *Le Devoir*

## Spectacle à Ottawa

Le vendredi 23 mars à 20h, dans le cadre de la série des Contes nomades, à la Quatrième salle du Centre national des arts d'Ottawa, 53, rue Elgin, Jacques Falquet présente Lucie Roy et Guy Thibodeau dans *Deux vies en contes*. Entrée: 15 \$.- *Le Devoir*

## Manifeste littéraire francophone

Quarante-quatre écrivains ont signé le manifeste *Pour une littérature-monde en français*, publié dans *Le Monde des livres* du 15 mars dernier. Les auteurs, qui écrivent tous en français sans être nécessairement nés en France, veulent redonner au roman francophone une ouverture sur le monde et un nouveau souffle à la narration. Les signataires, parmi lesquels figurent Nancy Huston, Alain Mabanckou, Tahar Ben Jelloun, s'élèvent contre la littérature nombriliste, «sans autre objet qu'elle-même», et profitent de la semaine de la



Tahar Ben Jelloun

langue française en France (10 au 20 mars) pour annoncer la mort de la francophonie. «*Soignons clairs: l'émergence d'une littérature-monde en langue française consciemment affirmée, ouverte sur le monde, transnationale, signe l'acte de décès de la francophonie*, écrivent-ils. *Personne ne parle le francophone, ni n'écrit le francophone.*» Ils concluent en appelant à «une langue libérée de son pacte exclusif avec la nation, libre de tout pouvoir, sauf ceux de la poésie et de l'imaginaire». Avec le Franco-Congolais Alain Mabanckou, le Français Jean Rouaud avait déjà tâté cette idée d'une littérature-monde lors d'une manifestation à Bamako, au Mali, en écrivant que la langue française avait «quitté l'île de la Cité pour composer un archipel». - *Le Devoir*

## La vérité comme problème

are coot  
e losoe et e toloe

L'exigence de vérité sillonne toute l'histoire de la pensée occidentale. Liée à l'exercice de la raison et aux requêtes de la morale, elle traverse le champ des autorités, des traditions et des religions. Très tôt, elle fait problème; aujourd'hui encore, elle pose question.

Ce séminaire de six crédits aura lieu le jeudi, aux deux semaines, de septembre 2007 à avril 2008.

## Professeurs collaborateurs:

Maxime Allard  
Sophie-Jan Arrien  
Guy Bonneau  
Yves Bouchard  
Benott Castelnerac  
Sébastien Charles  
Marc Dumas  
Anne Fortin  
Guy Jobin  
Bernard Keating  
Luc Langlois  
Alain Létourneau  
Robert Mager  
Jean-Marc Narbonne  
François Nault  
Pierre Noël  
Pierre François Noppen  
Paul-Hubert Poirier  
Gilles Routhier



www.ftsr.ulaval.ca/verite



## INVITATION

Dans le cadre des activités de son 20<sup>e</sup> anniversaire

La librairie Alire vous invite à une soirée de poésie avec:



Denise Desautels



Normand de Bellefeuille



Jean-Marc Desgent



Élise Turcotte

Le vendredi 23 mars à 19 h  
la soirée sera animée par Christine Michaud  
chroniqueuse à *Salut bonjour week-end*

Librairie indépendante agréée  
Place Longueuil  
825, rue Saint-Laurent Ouest  
450-679-8211



## CAUSERIE

avec

Jean-François Chassay



Le samedi 17 mars  
à 15 heures



RSVP 514 337-4088  
poste 213

Librairie  
Monet

GALERIES NORMANDIE • 2752 DE SALABERRY  
514 337-4083 • SORTIE 4 DE LAUTOROUTE 15  
HENRI-BOURASSA • 69 GOUIN OUEST

www.librairiemonet.com/evénements

# LITTÉRATURE

## Pour en finir avec le cynisme



Danielle Laurin

Après plus de vingt ans de journalisme, au *Devoir* puis à *L'Actualité*, Pierre Cayouette fait le grand saut, se lance dans la fiction. Coïncidence? Le héros de son premier roman, *Les Jambes de Steffi Graf*, rêve d'un nouveau départ, du grand recommencement.

Edgar, 59 ans, a enseigné pendant 35 ans le français et la littérature dans le même collège. Voici venu le jour de sa retraite. C'est son *party* de départ; il enrage, attend que ça finisse. Il voudrait déjà être ailleurs. Chez lui, pour tout dire. Dans sa maison de Pointe-aux-Trembles, au bord du fleuve, où il vit seul depuis la mort de sa femme il y a quelques années.

Son chien doit avoir faim, le PH de sa piscine a besoin d'être rééquilibré. C'est le genre de préoccupations qui occupent son esprit tandis que ses collègues lui rendent hommage. Mais pas question de le montrer. Lui qui a toujours été d'une si grande délicatesse, qui n'a jamais dit tout haut ce qu'il pensait tout bas, va porter son masque social jusqu'au bout.

Ensuite, *bastia*, il tournera définitivement le dos à tous ces gens de qui il se sent étranger, qui ne le connaissent pas vraiment. «Il est vain et illusoire de bâtir sa vie sur une carrière», ne peut-il s'empêcher de constater. Pour lui, c'est clair: «l'identité d'un homme réside ailleurs».

Mais où réside son identité à lui exactement? Qui est-il au juste? C'est ce qu'il voudrait bien découvrir avant de crever. Angoissé par la mort, il a le sentiment d'avoir raté sa vie, d'être passé à côté. À côté de tout. De lui, pour commencer.

Il a beau suivre les leçons de piano auxquelles il rêvait quand il était enfant dans le dépanneur de ses parents en Gaspésie, et s'adonner à sa passion du tennis, avec, en tête, l'image récurrente des jambes «interminables et dorées comme du miel» de son idole, Steffi Graf... il a beau faire du bénévolat, jardiner, traîner sa carcasse jusqu'à Paris... c'est le vide dans sa vie.

Sursaut de lucidité, quand même: de quoi se plaint-il au juste, ce baby-boomer choyé? Retraite confortable, maison payée, liberté absolue. Que demander de plus? Tiens, on dirait que le regard du journaliste pointe pardessus l'épaule du romancier, soudain: «Au fait, qui a pensé à mettre au rancart des quinquagénaires encore verts? J'aurais pu enseigner encore cinq ans, bien sûr. Et je vais à la retraite de mon gré mais la société m'y a un peu poussé. On m'a tellement répété que ma génération bloquait tous les horizons des jeunes diplômés que j'ai fini par céder la place.»

Chemin faisant, on trouvera ici et là, au fil des pages, quelques considérations sur le métier de journaliste comme tel. Normal... Journaliste, c'est la profession qu'exerceait la défunte femme d'Edgar. «Elle me racontait souvent des anecdotes de salles de rédaction. Les journalistes, me disait-elle, combattaient le stress et l'émotion en se bardant d'un cynisme de bon aloi.»

Par contagion, Edgar est devenu lui-même boulimique d'actualités, accroc de l'information. Et lui qui n'a jamais pu s'astreindre à travailler sur un projet d'écriture à long terme, qui a toujours peine à devoir respecter le moindre petit *deadline*, même lorsque venait le temps de rédiger un texte anodin pour le journal du collège, se demande s'il n'était pas fait, au fond, pour être journaliste. Journaliste, c'est-à-dire: «un procrastinateur professionnel, qui n'obtempère qu'aux piqures d'adrénaline et qui recommence tout à zéro, jour après jour, incapable de projets de longue haleine». L'homme finira par se laisser tenter par le métier de biographe. Une entreprise funéraire l'engage pour rédiger la biographie de ses clients. Sa première expérience, à son grand étonnement, porte fruits: voici que son livre, rédigé d'abord et avant tout pour reconforter la famille du mort, devient un *best-seller*.



Pierre Cayouette

© MARTINE DOYON

Pierre Cayouette, lui-même auteur d'une biographie à succès consacrée au pilote d'avion Robert Piché, *Sauvetage aux Açores*, en profite pour se payer la traite. Sur le dos des éditeurs, pour commencer, qui apparaissent d'abord et avant tout comme des «commerçants».

Par la voie de son héros, l'ex-directeur des pages culturelles et littéraires du *Devoir*, qui a aussi exercé, un temps, le métier d'éditeur, se montre on ne peut plus ironique envers le milieu des lettres. Edgar, catapulté du jour au lendemain au rang d'auteur, devra affronter la hargne des écrivains qui l'entourent, lors d'un Salon du livre notamment. Ce qu'on lui reprochera? D'être un auteur «patenté», qui vole la place des «vrais» auteurs.

Mais notre homme va finir par s'y faire. Les événements littéraires, lancements de livres et rassemblements de toutes sortes entre écrivains, n'auront plus de secret pour lui. «Après quelques soirées du genre, je pouvais, moi aussi, disserter autour de livres que je n'avais pas lus. Il me suffisait de bien étudier, semaine après semaine, les suppléments littéraires du Monde et du New York Times. J'en voyais à la tonne qui faisaient de même, qui s'achetaient des maisons intellectuelles préfabriquées, du prêt-à-porter-littéraire.» Et vlan!

N'allez pas croire pour autant que ce livre se limite à une série de règlements de comptes. N'allez pas le classer trop vite sous la rubrique «roman de journaliste» (entendre: de journaliste frustré qui s'improvise romancier), ou dans la catégorie «roman à idées» (entendre: lourd, pesant, pour ne pas dire nul du point de vue de la narration, du récit, de l'écriture).

Non. Nous voici devant un «vrai» roman, avec une «vraie» histoire, de «vrais» personnages. Le ton, faussement léger, rappelle celui de certains romans populaires, parmi les plus réussis, à la Yves Beauchemin, disons. Les personnages, le héros surtout, avec ses airs de ne pas y toucher, ses problèmes d'incommunicabilité et son autodérision désespérée, font parfois penser aux protagonistes qui reviennent de roman en roman chez Gilles Archambault, et qu'on affectionne tant.

Drôle de mélange? En apparence. La voix personnelle de l'auteur finit par émerger. Il y a bien quelques égarements, quelques pages en trop, mais au final, cette voix-là, sensible, fébrile, fait son chemin. Elle nous émeut, nous ébranle.

Quant à l'histoire comme telle, elle touche à l'universel. Le nouveau départ, le grand recommencement. Combien en rêvent? Combien le font vraiment? Comment y croire, jusqu'au bout? Comment se débarrasser de sa vieille peau, de ses vieilles peurs? Surtout: comment parvenir à «tuer le cynisme» en soi? C'est la quête du héros, un homme ordinaire, sans prétention, qui finira par laisser s'exprimer sa candeur enfouie.

Coïncidence? Sur le site du magazine *L'Actualité*, où il tient un blogue quotidien, Pierre Cayouette confie: «Contrairement à la plupart des journalistes, je suis de moins en moins cynique en vieillissant.»

Collaboratrice du Devoir

LES JAMBES DE STEFFI GRAF

Pierre Cayouette  
Québec Amérique  
Montréal, 2007, 154 pages

ROMAN QUÉBÉCOIS

## Qui trop embrasse mal étreint

Impression de déjà lu dans le nouveau roman de la lauréate du prix Robert-Cliche 2001

CHRISTIAN DESMEULES

Lauréate du prix Robert-Cliche en 2001 pour son premier roman, *C'est la faute au bonheur* (VLB éditeur), Arlette Fortin resuscite avec *La vie est une virgule* l'univers étriqué qu'elle y avait introduit. La même langue fantaisiste, à la fois naïve et recherchée, reprend ici du service pour la suite des aventures de sa ribambelle de personnages. C'est-à-dire beaucoup d'Ajax, un peu de Pennac descendant Malaussène, un soupçon d'Anna Galvalda sur l'air d'*Une chance qu'on s'a*. Difficile, dans ces conditions, de résister à une tenace impression de déjà lu.

Cette petite tribu qui habite un immeuble du quartier Saint-Sauveur — un quartier plutôt pauvre de la Basse-Ville de Québec — est d'abord formée de Mylène, la narratrice sans âge, de Pierre et de Momo, qui vivent tous les trois de l'aide sociale et travaillent parfois au

noir dans l'espoir d'acquiescer une petite ferme en Beauce. Bobonne, un couple homosexuel surnommé les Jos-Louis et les propriétaires forment le reste de cette petite tribu.

Sans oublier Bébé, leur enfant qui n'a pas encore de nom, «fruit vigoureux et savoureux de leurs amours à trois». Leur «trio», selon l'expression de Mylène, bat de l'aile dans ce nouvel épisode. La vie ne leur apporte pas que du sirop de bonheur, puisque Momo connaît une période dépressive, tandis que Mylène est encore triste de la «défuntisation» de sa mère. «J'ai mal aux idées qui fatiguent mes pensées», confie-t-elle à l'occasion.

Mais la vie semble plus forte que tout, et ces gens-là s'aiment de beaux et bons sentiments. Mylène est de nouveau enceinte d'une «petite virgule» qu'on appellera bientôt l'Autre, Pierre se fait remarquer dans la chorale où il chante, Momo redevient Momo: «Le respir du bien-être s'est réinstallé pour vrai.» Alors on retrouve le goût du

bonheur: «On s'est fait un chocolat chaud équitable, pour épargner l'enfance-esclave du cacao et pour au moins essayer de boire juste un peu plus d'humanité, comme nous l'explique notre Momo.»

Puis le papa-courant-d'air de Mylène lui apprend que sa mère lui a laissé un petit héritage. «C'est bizarre la vie, des fois.» Ironie: tous le rejoignent aux Méchins pour diriger sa petite auberge? «Peut-être qu'on se serait plus heureux.» Ça sent la suite, vous ne trouvez pas?

Mais comment se fait-il que les heurts, les malheurs et les petits bonheurs de ces êtres de papier n'arrivent pas vraiment à nous intéresser? Est-ce le langage, qui hésite

entre le baroque et l'enfantillage, qui désamorce la charge émotive? Est-ce le côté abstrait d'une fiction où ni les lieux ni les personnages ne semblent incarnés? «Peut-être qu'on cherche trop loin le bonheur quand on ne le trouve plus», se demande la narratrice d'Arlette Fortin. Peut-être. Peut-être aussi qu'on ne trouve plus la vraie simplicité quand on cherche à trop l'imiter.

Collaborateur du Devoir

LA VIE EST UNE VIRGULE

Arlette Fortin  
VLB éditeur  
Montréal, 2007, 224 pages

LIBRAIRIE

### BONHEUR D'OCCASION

Livres d'occasion de qualité

- ~ Livres d'art et de collections
- ~ Canadienne
- ~ Livres anciens et rares
- ~ Bibliothèque de la Pléiade
- ~ Littérature
- ~ Philosophie
- ~ Sciences humaines
- ~ Service de presse

Achetons à domicile

514-522-8848 1-888-522-8848

4487, rue De La Roche (angle Mont-Royal)  
bonheuroccasion@bellnet.ca

NOUS NOUS DÉPLAÇONS PARTOUT AU QUÉBEC, POUR L'ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES IMPORTANTES.

éditions Liber

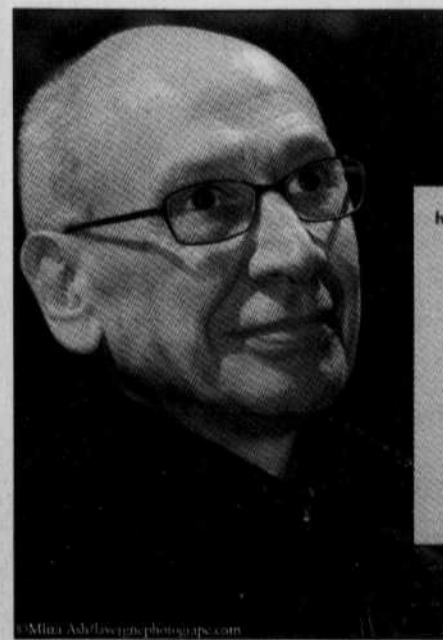
Philosophie • Sciences humaines • Littérature

Henri Barras

De l'art cuit à l'art cru  
Aux sources de la création

collection

«Les impatientes»

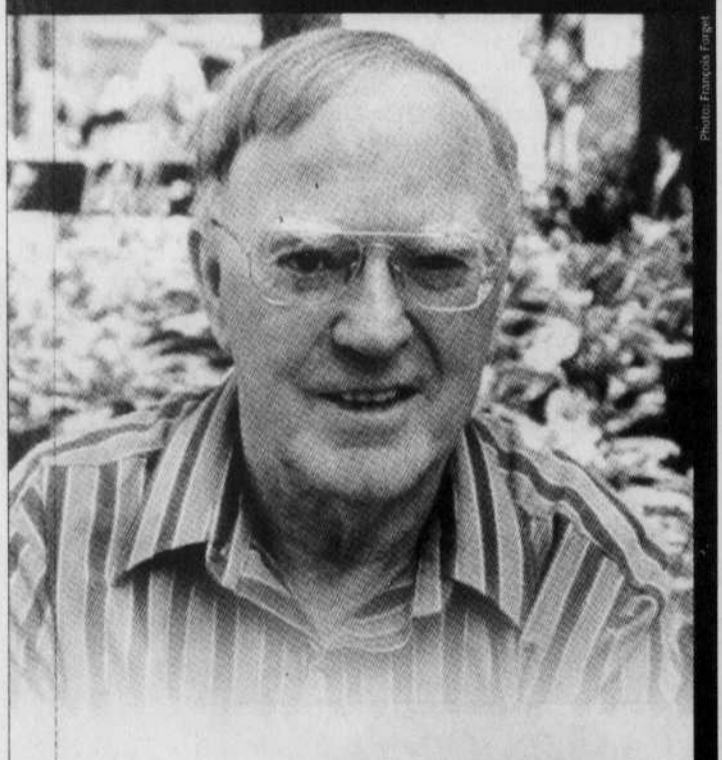


henri barras  
de l'art cuit à l'art cru  
aux sources de la création



186 pages, 24 dollars

Romanichels



Adrien Thério  
Marie-Ève! Marie-Ève!



Jamais, dans la littérature du terroir, a-t-on vu des personnages s'attaquer aussi directement et aussi violemment aux représentants du clergé tel que c'est le cas dans *Marie-Ève! Marie-Ève!*

Adrien Thério,  
*Marie-Ève!  
Marie-Ève!*

roman • 160 p. • 20 \$



XYZ éditeur • 1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1  
Téléphone : (514) 525.21.70 • Télécopieur : (514) 525.75.37  
Courriel : info@xyzedit.qc.ca • www.xyzedit.qc.ca

## ARCHAMBAULT & PALMARÈS LIVRES

Résultats des ventes : Du 6 au 12 mars 2007

QUEBECOR MEDIA

ROMAN

- 1 LE VIDE  
Patrick Sénécal (Aire)
- 2 PORTERESSE DIGITALE  
Dan Brown (Lattes)
- 3 A.N.G.E.ANTICHRISTUS  
Anne Robillard (Lancôt)
- 4 OSCAR ET LA DAME ROSE  
Eric-Emmanuel Schmitt (Albin Michel)
- 5 SONDE TON COEUR, LAURIE RIVERS  
S. Bourguignon (Québec Amérique)
- 6 LES CHEVALIERS D'ÉMERAUDES, T. 10  
Anne Robillard (Mortagne)
- 7 LE PARFUM  
Patrick Suskind (Livre de Poche)
- 8 LA PAROISSIENNE  
Denis Monette (Logiques)
- 9 L'AFGHAN  
Frederick Forsyth (Albin Michel)
- 10 ANGES ET DÉMONS  
Dan Brown (Pocket)

OUVRAGE GÉNÉRAL

- 1 LE MEILLEUR DE SOI  
Guy Corneau (Éd. de l'Homme)
- 2 AU DELÀ DU SILENCE  
J.-R. Simard / L. Lacombe (Intouchables)
- 3 FRENCH KISS  
Chantal Hébert (Homme)
- 4 GUIDE DE SURVIE J.E. : CONSOMMAT  
Jean-Michel (Trécaré)
- 5 PLAIDOYER POUR LE BONHEUR  
Mathieu Ricard (Nil)
- 6 LES SECRETS DE NORAH  
Norah Shariff (JCL)
- 7 J'AI COMMENCÉ MON ÉTERNITÉ  
Edith Fournier (Homme)
- 8 QUATRE ACCORDS TOLTEQUES  
Miguel Ruiz (Jouvence)
- 9 LES MEILLEURES RECETTES À LA...  
Donna-Marie Pye (Guy Saint-Jean)
- 10 UNE BRÈVE HISTOIRE DE L'AVENIR  
Jacques Attali (Fayard)

JEUNESSE

- 1 LES NOMBRILS T. 2 : SALE TEMPS...  
Delaf / Dubuc (Dupuis)
- 2 ERAGON T. 2 : L'AÎNÉ  
Christopher Paolini (Bayard)
- 3 DARRHAN T. 5 : LES MÉTAMORPHOSES  
Sylvain Hotta (Intouchables)
- 4 IL ÉTAIT DEUX FOIS : ÉCOLE EN...  
Collectif (Boomerang)
- 5 ÉLOÏK T. 1 : ÉVEIL DU RÊVEUR  
S. Lévesque / M. Bois (Vents d'Ouest)
- 6 IL ÉTAIT DEUX FOIS : COURSE AU...  
Collectif (Boomerang)
- 7 CELYNA T. 4 : LA LANCE DE LUG  
Corinne Vallby (Intouchables)
- 8 AMOS DARAGON T. 1  
Bryan Perro (Intouchables)
- 9 MONDE DE MAGIE DU DIADÈME T. 6  
John Peel (Ada)
- 10 SAMANTHA GOPS I T. 1  
Fagnères (Carabas)

ANGLOPHONE

- 1 THE SECRET  
Rhonda Byrne (Beyonds Worlds)
- 2 THE LAST TEMPLAR  
Raymond Khoury (Signet)
- 3 MARY MARY  
James Patterson (Warner Books)
- 4 THE AMBLER WARNING  
Robert Ludlum (St. Martin's Pre)
- 5 FALSE IMPRESSION  
Jeffrey Archer (St. Martin's Pre)
- 6 TURNING ANGEL  
Greg Iles (Pocket Books)
- 7 DECEPTION POINT  
Dan Brown (Simon & Schuster)
- 8 THE LINCOLN LAWYER  
Michael Connell (Warner Books)
- 9 SHOPAHOLIC & SISTER  
Sophie Kinsetla (Dell)
- 10 HONEYMOON  
J. Patterson / H. Roughton (Warner Books)

carte-cadeau



Du plaisir  
à la carte

# LITTÉRATURE

ROMAN FRANÇAIS

## Duos d'art et de littérature

GUYLAINE MASSOUTRE

Entre les remous du marché, il y a place pour une littérature qui élève jusqu'au vertige, au point qu'on ne sait plus, parfois, comment l'aborder. Ces romans nous questionnent-ils plus qu'ils ne nous comblent? Trois auteurs, choisis autant pour leurs qualités que pour leurs sujets, l'art et la littérature, invitent le lecteur à cerner ses goûts et le temps qu'il s'accorde pour les satisfaire.

De Christian Garcin, voici deux livres de petites proses magnifiques, *L'Autre Monde*, une évocation à propos de Gustave Courbet, et *Vidas*, suivi de *Vies volées*, quarante courtes prises biographiques. Celles-ci ont été publiées chez Gallimard en 1993 ou chez Climats en 1999; Folio les rassemble pour notre bonheur.

Faut-il les lire d'une foulée? Oui, parce qu'il s'agit d'un seul projet: «Je m'enfonce un peu plus dans le secret, l'interdit, l'indicible gouffre de nuit.» Cet amateur d'art est entré dans un tableau de Courbet: «J'y suis. J'ai franchi la frontière. De loin j'aperçois une silhouette connue, puis deux. Mon souffle est apaisé. Ils me regardent comme chaque fois. Ne savent rien. Je suis passé dans l'autre monde...» La puissance suggestive de la peinture comporte une étape obligée: un saisissement, un effacement, expérience de l'imaginaire dont l'écrivain se repaît.

### Imprégnation

Garcin se livre mille fois. Au *Cerf courant sous bois* de Courbet (1865), il relit *Tristan et Iseut*, et bientôt d'autres œuvres de la forêt profonde. Un faux souvenir de chasse au chamois s'impose, fiction qui découvre une honte: avoir blessé un mo-

deste écurieil. L'autre basculant en soi, une rencontre furtive se produit à même le flou de la mémoire.

«L'art est poreux comme un os: à travers lui les mondes communiquent.» Garcin sait en faire la preuve, peignant le rêve avec ses mots. Naît une spiritualité de l'intime, une chambre mystérieuse de l'instant. Il suffit qu'y entrent Tarkovski, Rilke et Kafka, simples profils en biais, pour que ce visiteur des librairies et des musées s'approprie leur beauté, un art sans consistance matérielle.

*Vidas* et *Vies volées* forment des variations sur le croisement des noms, des êtres et du rêve. Peu étonnant, J.-B. Pontalis les a découverts et édités, ces petits récits de soi, ces photos de famille résonnant dans le parcours d'un grand lecteur. Car le Marseillais s'est promené, lorsqu'il ne s'enfermait pas pour lire, consignait dans cet élan son attirance sensible pour les mouvements d'art.

Des obsessions? Il en a, mais il en fait des instants de réincarnation, que son écriture, aux réminiscences vagabondes, saisit au vol. Vies oubliées ou lointaines, minuscules fictions, perceptions fines de ce qui a dû être, ces proses souriantes rendent visible la porosité des artistes entre eux. De Van Eyck à Tsvetaïeva, de Diogène à Dickinson, de Yokonari à Shakespeare, le temps, l'espace, la renommée et l'oubli laissent des traces, dont l'auteur fait des fagots à flamber, tel branchage râtelé sur un beau terrain.

### Résurgence

Dans son grand souffle de réanimation, inventant sa manière, Commengé se livre à sa fantaisie. Qui ne s'effraiera pas la dira savante. Ciblant six

jours dans la vie de Rilke, elle signe une fiction biographique alerte, *En face du jardin* (le jardin en question étant celui du Luxembourg, à Paris).

Voilà six jours étonnants de précision. Sans s'ennuyer, grâce à des déplacements dans le temps et dans l'espace, le lecteur voit avant et après cette petite semaine. Il aime le Rilke de Commengé, amant que toutes se sont arraché pour ses lettres, sa conversation, sa mémoire infaillible, son attention de poète à chaque instant.

Dans cet ouvrage bellement écrit, la lectrice en quête de vérité approche le flot des pensées, des sentiments cachés, qu'elle enchâsse dans des bribes de citations. On y entrevoit les correspondantes aimées de Rilke, Lou Salomé, Baladine Klossowska, et d'autres figures rebaptisées dans ses poèmes.

Paris entre en angle, d'où les rayons fusent vers plusieurs directions. Les perspectives se croisent, mouvement de la vie qui s'épaissit et qu'on se surprend à comprendre irrésolue par mélancolie. L'identité multiple et angoissée du poète se complexifie sous le regard porté à un hôtel, devant un jardin, qui a conduit celle qui le fixait à poser ses questions jusqu'au bord du Rhin.

### Roman d'une vie

Qui préférera une saga documentée, d'une verve toute classique, choisira *Le plus grand peintre vivant est mort* de l'académicien Jean-Pierre Angremy, alias Pierre-Jean Rémy — plus de soixante romans (historiques) à son actif. On y croise, très différemment, la même Baladine Klossowska, mère du peintre Balthus et de l'écrivain Pierre Klossowski. En fait, le roman est consacré à Balthus, renom-

mé Matheus, dont il couvre la vie. Il sera malaisé de décoder les noms fictifs, au milieu des René-Louis des Forêts, Pieyre de Mandiargues et autres célébrités que Balthus fréquentait. Mais la vérité est un art, autant la ressentir. De la superbe villa Médicis, à Rome, que Balthus occupa comme Angremy, on se plaît à dominer le siècle et à suivre Rémy brosser sa fresque. Sa maestria évoque la composition chez De Rivera.

### Collaboratrice du Devoir

#### EN FACE DU JARDIN

Béatrice Commengé  
Flammarion  
Paris, 2007, 201 pages

#### L'AUTRE MONDE

Christian Garcin  
Verdier  
Paris, 2007, 59 pages

#### VIDAS, SUIVI DE VIES VOLÉES

Christián Garcin  
Folio Gallimard  
2007 (1999), Paris, 259 pages

#### LE PLUS GRAND PEINTRE VIVANT

#### EST MORT

Pierre-Jean Rémy  
Le Seuil  
Paris, 2007, 379 pages

ROMAN ÉTRANGER

## Parfum de rédemption

Un passionnant thriller existentiel au cœur de l'Inde éternelle

CHRISTIAN DESMEULES

Devenu héroïnomane en 1976, à 24 ans, après avoir divorcé et perdu la garde de sa fille, Gregory David Roberts finançait sa dépendance en braquant des banques de Melbourne, Australie, avec un faux pistolet. L'ancien militant anarchiste est arrêté en 1978 et incarcéré. «J'étais un révolutionnaire qui avait renoncé à son idéal pour l'héroïne, un philosophe qui avait dissous son intégrité dans le crime, un poète qui avait perdu son âme dans le quartier de haute sécurité d'une prison.» La suite ne décevra personne.

Il s'évade deux ans plus tard, transite un peu en Nouvelle-Zélande sous une fausse identité avant de débarquer un jour en Inde et de s'installer, ni vu ni connu, dans un bidonville de Bombay, ville tentaculaire et cosmopolite de 18 millions d'habitants — officiellement renommée Mumbai depuis 1995. Pendant une dizaine d'années, bénévolat, trafic de devises et de faux passeports, bagarres de rue, petites et grandes combines au sein de la mafia locale formeront son quotidien.

Tout ça est dans *Shantaram*, le vrai faux roman que l'Australien Gregory David Roberts, 54 ans, a écrit après son évasion spectaculaire et son tout aussi spectaculaire retour, en 1991, dans le

pénitencier australien dont il s'était échappé.

Le roman, qui revendique une dimension largement autobiographique — le parcours réel de l'auteur paraît encore plus improbable et rocambolesque —, nous raconte les années indiennes de Lin, son héros en cavale, un grand blond aux yeux bleus qui n'a rien, on l'aura compris, pour se fondre dans la foule. Surtout pas en Inde. Après une année à vivre dans un bidonville et à soigner gratuitement les gens, il sera rapidement recruté par la mafia locale et tombera aussi amoureux, pour son plus grand malheur, d'une femme fatale d'origine suisse allemande — «la plus belle femme que j'aie vue au monde».

### Un cocktail séduisant

L'Inde en général, et plus particulièrement Bombay, écrit Gregory David Roberts, comme en ont témoigné des milliers d'autres avant lui, c'est d'abord une odeur indescriptible, saisissante, inoubliable. «C'est l'odeur des dieux, des démons, des empires et des civilisations en pleine décomposition et résurrection. C'est l'odeur de chair bleue de la mer, où que vous soyez dans Island City, et c'est l'odeur de sang et de métal des machines.» Derrière cet écran de fumée rose qu'est Bollywood et au-delà de l'histoire du faux dur qui traîne un passé encombrant, *Shantaram* est

un véritable hymne d'amour envers l'Inde, un pavé littéraire qui vous happe dès les premières lignes et qui ne vous lâche plus. Mais il est surtout le récit d'un naufragé à la recherche du salut de son âme, à qui cet immense pays sert de bouée.

Un permanent combat intérieur, une histoire d'amour impossible, des amitiés à la fois louches et inébranlables, beaucoup d'idéalisme et de rebondissements: tout cela forme un cocktail séduisant. Un cocktail qui s'accompagne d'un questionnement sensible sur l'existence, de réflexions sur le crime, sur la souffrance et la compassion. «*Shantaram*», qui est le surnom que reçoit d'un de ses amis le personnage, signifie rédemption en marathi — l'une des vingt-deux langues constitutionnelles de l'Union Indienne.

Certes, le dernier tiers paraît plus fabriqué, et laisse voir quelques ficelles hollywoodiennes, mais l'ensemble séduit et *Shantaram* demeure un roman étonnant, pétri d'un bout à l'autre d'humanité. Ne vous laissez surtout pas tromper par le parfum bon marché de best-seller qui le précède, *Shantaram* est un roman qui a du coffre.

### Collaborateur du Devoir

#### SHANTARAM

Gregory David Roberts  
Traduit de l'anglais (Australie)  
par Pierre Guglielmina  
Flammarion Québec  
Montréal, 2007, 872 pages

LA PETITE CHRONIQUE

## Cocteau diariste

Gilles Archambault

On peut lire un journal d'écrivain pour la profondeur des observations que lui dicte une vie intérieure féconde. Si on prenait connaissance du *Passé défini* de Cocteau pour ces raisons, on risquerait d'être déçu. Ce tome V du journal de notre auteur relève plutôt du carnet intime d'un écrivain fort sollicité qui s'occupe de sa renommée et dont la modestie n'est pas le fort.

«Il m'est agréable dans ce cahier de me laisser aller en tous sens à l'adresse des amis inconnus qui liront peut-être ces notes un jour.» Il ajoute quelques mois plus tard: «Si jamais on publie ce journal, il y aura beaucoup à choisir, à jeter par-dessus bord.»

A-t-on exaucé ce dernier souhait? Peut-être pas. Il y a à boire et à manger dans ces notes écrites à un moment de la vie de l'auteur des *Enfants terribles* où, à la suite d'un infarctus du myocarde, il prend mieux conscience de l'éventualité de la mort. En ces années 1956-57, Cocteau peint plus qu'il n'écrit. Les fresques de la chapelle de Villefranche-sur-Mer et de la mairie de Menton l'occupent presque entièrement.

Ce qui n'empêche pas le deux fois académicien (Académie française et Académie royale de Belgique) d'accepter, quoiqu'il en ait, la présidence du Festival du film de Cannes. Occasion pour lui de médire des mœurs corrompues du milieu.

Il a 67 ans, il a remporté des succès, suscité des inimitiés, se



INTERNATIONAL PORTRAIT GALLERY  
Jean Cocteau (1889-1963)

sent méprisé, estime que l'Occident et la France en particulier courent à leur perte. Il est au tu et à toi avec le gratin, dine avec Picasso ou Chaplin, supervise de près ou de loin les représentations de ses pièces et la réédition de ses livres. Préfaces, articles, interviews se succèdent dans une vie nettement trépidante.

Ses lectures? Des romans policiers la plupart du temps. À son avis, les auteurs de polars sont victimes d'injustice. On leur préfère des écrivains médiocres. Sa tête de Turc favorite? Françoise Sagan. La radio le dégoûte. Elle est vulgaire. Se mêle-t-elle de littérature, c'est pire. «Le hasard m'a fait entendre une discussion entre intellectuels sur la littérature. C'était si ridicule et si déprimant que j'ai fermé le poste.» La chanson? Il l'a en horreur. «Si ces notes paraissent un jour, il

est probable qu'on saura plus qui étaient Gréco, Flon, Léo Ferré, Brassens.» La littérature? C'est selon. Si Rimbaud trouve grâce à ses yeux, Valéry, en revanche, «représente très exactement une certaine forme transcendante de la bêtise».

La lecture de ce journal nécessite de longues heures. Si l'on sait passer outre aux détails inutiles et ne pas s'arrêter trop longtemps à certaines affirmations satisfaites d'un écrivain par ailleurs d'une rare acuité, on y trouve récompense. «Que serait pour moi le pire, écrit-il en janvier 1957, ne pas avoir de génie.» Le mois suivant, il écrit: «Il est très rare que je surprenne mon nom prononcé à la radio sans intention moqueuse ou désagréable. Voyez comment la France récompense 50 ans d'exercice d'un sacerdoce des lettres comparable à celui de Nietzsche et de Goethe.»

Cocteau nous confie aussi qu'il fait mieux l'amitié que l'amour. Il écrit que «le poème est considéré par moi comme une sorte de dessin moins rassurant parce que moins incommunicable, plus solitaire et plus secret».

En bref, une fébrilité foisonnante, un souhait de solitude d'un homme qui cherchait pourtant la gloire, la fréquentation des grands de ce monde (pas tous, il faut lire ses notes sur Grace de Monaco, par exemple), qui se souvenait du suicide de son père alors qu'il avait neuf ans et qui n'a jamais cessé de tenir la vie pour une longue et trop courte mort volontaire.

### Collaborateur du Devoir

#### LE PASSÉ DÉFINI

TOME V, 1956-1957  
Gallimard  
Paris, 2006, 929 pages

lundi 26 mars

## VOTEZ Art Le Sabord

Venez rencontrer nos candidats

- Réjean Bonenfant • *La chute des limbes*
- Patrick Coppens • *Je joue dans quatre têtes*
- Paule Doyon • *La petite fille à la robe mauve*
- Violaine Forest • *L'Adoration du bourreau*
- Guy Marchamps • *L'Innommé*
- Joëlle Morosoli • *L'installation en mouvement*
- Roch Nappert et Denis Nadeau • *À Pays perdu*

sortie du no° 76 de la revue *Art Le Sabord*

### Exposition

- Aline Beaudoin / Julianna Joos / Jean-Pierre Gaudreau
- Guy Langevin / Jo Ann Lanneville / Joëlle Morosoli
- Carole Simard-Lafamme / Marie-Josée Roy
- Josette Villeneuve

Lancement collectif à l'Hôtel Nelligan, 17h  
106, rue Saint-Paul Ouest, Montréal

www.lesabord.qc.ca • communication@lesabord.qc.ca

## entre les lignes



en kiosque dès maintenant!

À ne pas manquer dans cette édition: un grand dossier sur les CLUBS DE LECTURE

### Bulletin d'abonnement

Remplir et retourner à: Les éditions *Entre les lignes* Téléphone: 514.526.2620  
2177, rue Masson, bureau 411, Montréal (Québec) H2H 1B1 Télécopieur: 514.526.4111

- Oui, je m'abonne au magazine *Entre les lignes*.
- Oui, j'abonne une(les) de mes ami(e)s au magazine *Entre les lignes*.

Cadeau de: \_\_\_\_\_ Tél: \_\_\_\_\_  
 4 numéros / 1 an: 20,00 \$ + tx = 22,79 \$ (institutions: 22,00 \$ + tx = 25,07 \$)  
 8 numéros / 2 ans: 35,00 \$ + tx = 39,88 \$ (institutions: 40,00 \$ + tx = 45,58 \$)

Nom: \_\_\_\_\_ Prénom: \_\_\_\_\_  
Adresse: \_\_\_\_\_  
Ville: \_\_\_\_\_ Province: \_\_\_\_\_ Code postal: \_\_\_\_\_  
Tél. rés.: \_\_\_\_\_ Tél. bur.: \_\_\_\_\_  
Courriel: \_\_\_\_\_

Mode de paiement:  
 Chèque ou mandat à l'ordre de: Les éditions *Entre les lignes*  Visa  MasterCard

N° carte de crédit: \_\_\_\_\_  
Date d'expiration: \_\_\_\_\_ Date: \_\_\_\_\_

Signature: \_\_\_\_\_

\* L'ABONNEMENT DÉBUTE AVEC L'ÉDITION VOL. 3 N° 4 - JUIN 2007.

éditions Liber  
Philosophie • Sciences humaines • Littérature

## Louis Godbout Du golf Parcours philosophique



156 pages, 20 dollars

LITTÉRATURE

# Se souvenir de Mulroney



Louis Cornélius

**A**vec un tel titre, je sens déjà que je viens d'en déprimer quelques-uns. Faut-il vraiment, en effet, se souvenir de Mulroney? Trudeau, même quand on ne l'aime pas, même quand on rejette son œuvre, fascine. Mais Mulroney? Les caricaturistes et humoristes ont imposé son menton et sa voix, mais après? Que reste-t-il de valable de son passage aux affaires?

Après avoir suscité une petite commotion médiatique au Canada anglais en 2005, *Mulroney Les enregistrements secrets*, l'ouvrage du célèbre chroniqueur Peter C. Newman, est maintenant disponible en français. À la fois recueil d'entrevues et essai politique, ce document est issu de 98 entrevues en tête à tête avec Mulroney pendant ses années de pouvoir (1984-93) et de 330 autres entretiens réalisés avec ses proches et collaborateurs. Il contient donc un florilège de citations et des commentaires de la main du chroniqueur. Au total, il offre un portrait assez complet du règne du «p'tit gars de Baie-Comeau».

Au Canada anglais, ce sont surtout quelques déclarations-chocs de l'ex-premier ministre qui ont fait la manchette lors de la parution du livre. Mulroney, par exemple, dit de Clyde Wells, dans le contexte de Meech, qu'*«un être aussi sans scrupules que c'enfant de chienne-là, c'est pas possible»*. Il parle de *«la bande de trous de cul à Trudeau et Chrétien»*. Au sujet de Lucien Bouchard, il affirme: *«Ce n'est pas un homme très cultivé. C'est un gars appliqué et discipliné, mais pas un gars très cultivé.»* Pour illustrer à quel point le premier chef du Bloc québécois *«est un homme extraordinairement vaniteux»*, Mulroney précise: *«Il s'est fait refaire les dents.»*

Tout ça, on en conviendra, est gaillard et amusant, mais sans plus. Le véritable intérêt de cet ouvrage, en fait, n'est pas tant dans les centaines de citations qui occupent plus de la moitié de l'espace, dans les «enregistrements secrets» comme tels donc, que dans les commentaires du journaliste qui, réunis, finissent par constituer un fascinant essai critique sur les années Mulroney.

Le premier ministre conservateur et le chroniqueur avaient accepté les règles du jeu: le premier se livrait librement et fréquemment au deuxième qui, en retour, acceptait de ne rien publier tant que Mulroney serait au pouvoir. *«Mes défauts, c'est moi, avait dit ce dernier. J'insiste: je ne veux pas de cadeau!»* Et Newman de répliquer: *«Ce livre n'en est pas un.»*

Qu'est-il, alors, au juste? Une plongée *«dans les profondeurs de la psyché de Brian Mulroney»* qui *«éclaire d'une lumière vive, autant qu'il le condamne, son style politique»*. Newman, en d'autres termes, parle d'un *«voyage impressionniste dans les méandres d'un esprit et d'un tempérament»*. Habile à transformer les péripéties de l'univers politique canadien en éléments d'une sage habitude par le drame humain, le journaliste parvient à faire du parcours de Mulroney un saisissant récit.

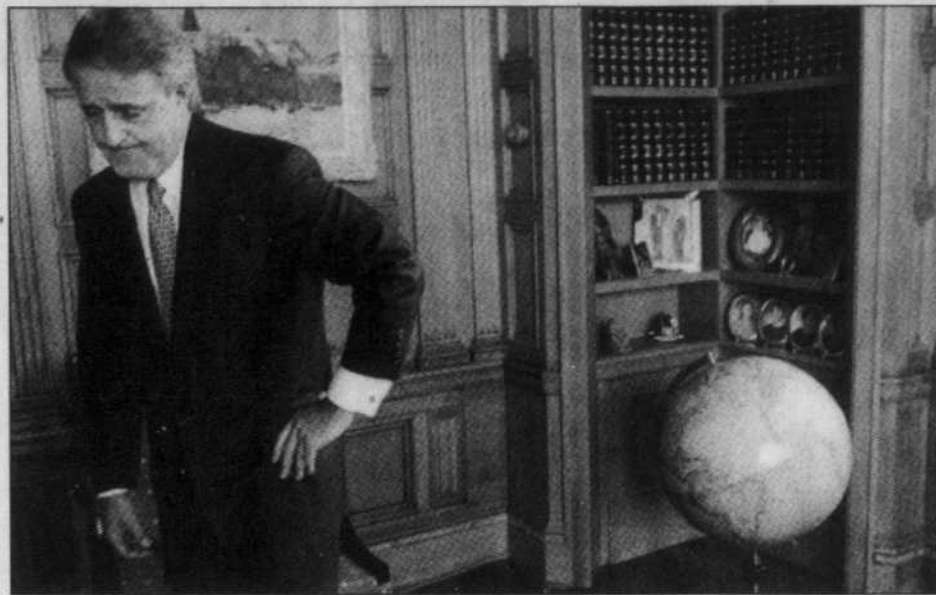
Comment expliquer, demande-t-il, qu'un homme aussi bienveillant à l'égard de son entourage ait pu déclencher, à l'échelle du pays, un *«mépris aussi viscéral»*? Mulroney, remarque Newman, *«a soulevé plus d'hostilité et de controverses que tout autre premier ministre canadien avant lui, comme s'il avait été responsable de la chute de tous les moineaux tombés du ciel»*. En 1984, pourtant, il avait remporté, avec 211 députés sur 282, la victoire la plus éclatante de toute l'histoire du pays.

Le journaliste, qui oscille sans cesse entre l'admiration et la critique, avance quelques éléments de réponses. Le premier ministre, écrit-il, avait la mauvaise habitude — loyauté ou maladresse? — de *«presque toujours recevoir le blâme à la place de ses ministres»*. Son profond *«besoin d'être approuvé»*, de même, l'a parfois rendu incohérent.

### Patronage et scandale

Il y a, cela noté, pis. Critique féroce du patronage à la sauce libérale, Mulroney, dès la première année de son mandat, s'est lui-même lancé dans un *«raz-de-marée de patronage»* en procédant à *«1337 nominations politiques»*. Les scandales politiques n'ont pas non plus épargné son gouvernement. Pendant ses neuf années de pouvoir, douze de ses ministres ont dû quitter leurs fonctions. Newman précise toutefois que, sous Trudeau, vingt et un ministres, en seize ans, avaient dû démissionner pour les mêmes raisons. Trudeau, à certains égards, avait bénéficié de la complaisance de la presse. Pas Mulroney, écrit Newman: *«La plupart des reporters ne l'aimaient pas, purement et simplement.»* Son attitude de parvenu trop chromé les irritait.

Est-ce suffisant pour expliquer la hargne qu'il a suscitée? Deux éléments, évoqués par Newman sans qu'il



© PIERRE CHARBONNEAU

Les scandales politiques n'ont pas épargné le gouvernement de Brian Mulroney. Pendant ses neuf années de pouvoir, douze de ses ministres ont dû quitter leurs fonctions.

les relie aussi directement qu'il le devrait à la perte de popularité de Mulroney, expliquant, à mon avis, cette colère. Au Canada anglais, il est évident que ses manœuvres constitutionnelles l'ont desservi. Meech et Charlottetown ont été reçus, au Québec, comme des accords insuffisants, mais proposés de bonne foi. Au moins, lui, il essayait, disait-on. Dans le ROC, au contraire, on considérait qu'il en faisait trop. Preuve, s'il en est, que, sur le plan identitaire, ce pays reste ingouvernable. Dans ce dossier, ses tentatives divisaient et seul son échec a engendré l'unanimité... contre lui.

Dans le dossier des politiques socioéconomiques, l'opposition majoritaire fut partagée d'un océan à l'autre. Dans le ROC comme au Québec cette fois-ci, l'affairisme proaméricain de Mulroney passait de plus en plus difficilement. Newman parle de ses *«vues pures et dures de défenseur de la libre entreprise»*, mâtées d'un vague attachement *«aux filets de sécurité de l'Etat»*. Il évoque le libre-échange (qui ne fut pas la catastrophe appréhendée à l'époque), la TPS, les déréglementations et privatisations tous azimuts. Il cite la sénatrice Marjory LeBreton, qui chante en ces termes les vertus

de l'héritage de son chef: *«Il a été celui qui a empêché ce pays de devenir une autre Suède.»* Voilà peut-être, pourtant, une bonne raison de rejeter ce premier ministre dont les accointances avec Reagan et le big business dépassaient les bornes.

Newman, apprend-on en lisant ce livre, était suffisamment ami avec Mulroney pour lui offrir, comme cadeau de Noël, des chandeliers de bois antiques! Cela ne l'empêche pas, par moments, d'être critique, mais le fait vite revenir à un beau lyrisme plutôt complaisant à l'égard de son personnage.

[louiscornelius@ipcommunications.ca](mailto:louiscornelius@ipcommunications.ca)

### MULRONEY

LES ENREGISTREMENTS SECRETS

Peter C. Newman

Traduit de l'anglais par Richard Dubois,

Mario Pelletier et Michel Saint-Germain

Fides

Montréal, 2007, 472 pages

# Nouvelles du front de la guerre des hommes contre les femmes

FRANCIS DUPUIS-DÉRI

Une rumeur insidieuse circule depuis quelques années selon laquelle les femmes sont aussi violentes que les hommes et que ces derniers sont trop souvent accusés à tort d'être violents. Dans *Un silence de mortes: la violence masculine occultée*, Patrizia Romito, professeure de psychologie sociale à l'Université de Trieste, révèle que la violence des hommes contre les femmes et les enfants est endémique, qu'elle bénéficie de multiples complexités institutionnelles et qu'elle profite à tous les hommes et affecte toutes les femmes. Cette violence se déploie le long d'un continuum qui va de l'insulte à l'assassinat, en passant par le harcèlement physique et le viol sous toutes ses formes.

Romito admet, bien sûr, que des femmes puissent être violentes, mais elle rappelle surtout que la violence des hommes est autre-

ment plus répandue et brutale que celle des femmes, et que si quelques hommes sont parfois injustement accusés, beaucoup plus nombreux sont les hommes violents et violés qui ne seront jamais condamnés ou même seulement dénoncés et accusés.

### La mécanique du silence

Au-delà de ces vérités tristement banales, l'analyse de Romito s'attarde à révéler la mécanique qui permet de taire ou de minimiser le problème, quand ce n'est pas de blâmer les victimes. Pour nous aider à voir la réalité en face, Romito trace des parallèles avec des stratégies d'occultation similaires pratiquées par les nazis face à leurs victimes juives ou encore des partisans de l'esclavagisme qui prétendaient que le désir irrésistible de certains esclaves de s'évader du domaine du bon maître était le symptôme d'une pathologie psychologique plutôt que le résultat d'un système injuste et inégalitaire.

Romito propose une lecture de Freud très éclairante. Dans un premier temps, Freud avait expliqué que de très nombreuses femmes souffraient de troubles psychologiques parce qu'elles avaient été victimes d'inceste. Présentée devant la Société de psychiatrie et de neurologie de Vienne en 1896, cette thèse n'a pas plu aux représentants — mâles — de la bonne société autrichienne, qui se sentaient à juste titre mis en cause. Freud a rapidement abandonné cette thèse pour proposer une explication bien moins nocive pour les hommes (et pour sa propre carrière), selon laquelle les fillettes ressentent toutes un désir sexuel pour leur père (complexe d'Édipe), et c'est lorsque ce désir est mal canalisé que surviennent des troubles psychologiques.

Cette nouvelle explication avait l'enorme avantage d'occulter complètement la responsabilité — voire l'existence — des nombreux pères incestueux. La théorie a connu le succès qu'on lui connaît. Romito ré-

vèle, dans la même veine, que les mouvements «masculinistes» qui militent depuis plusieurs années pour accroître les pouvoirs des hommes et des pères profitent de l'invention de soi-disant syndromes psychologiques, comme les «fausses allégations» de violence et la «fausse mémoire» de l'inceste, qui font systématiquement porter le blâme sur des femmes ou des enfants et permettent de nier la violence des hommes.

Quand la violence d'un homme

est enfin reconnue — en clinique ou dans les médias —, c'est généralement pour justifier sa colère en des termes psychologiques (un amour passionnel, un moment de folie) qui permettent de faire porter la faute à une femme (elle l'a contrariée, elle l'a quitté...) ou à un enfant (une petite agucheuse), qui de victime devient coupable du malheur qu'elle subit. Cet ouvrage est un réquisitoire terrible contre la violence masculine, présenté dans un langage clair et fondé sur des exemples

puisés dans l'histoire et l'actualité de plusieurs pays, dont le Canada, qui a le triste honneur d'être mentionné à plusieurs reprises.

### Collaboration spéciale

UN SILENCE DE MORTES: LA VIOLENCE MASCULINE OCCULTÉE

Patrizia Romito

Syllepse

Paris, 2007, 298 pages

## REVUE possible

HIVER - PRINTEMPS 2007



VOLUME 31, NUMÉRO 1-2

Les jeunes d'aujourd'hui sont-ils engagés? Plus qu'on ne le pense, en tout cas différemment de leurs aînés, de même pour la manière dont ils travaillent, s'organisent, consomment (que ce soit des biens, de la nourriture ou des médias)...

Comme leurs aînés, ils/elles disent oui à la réussite professionnelle... à condition que cela ne les contraigne pas à reporter jusqu'à la retraite l'amour, la famille, la réalisation de soi, les voyages, la paix intérieure. La question, dans ce numéro, n'est donc pas de savoir si les jeunes travaillent suffisamment le jour et font assez de bébé le soir, mais bien de saisir les possibles que ces jeunes construisent. La complexité des réponses qui émerge dans ces pages bouscule nos idées reçues.

Ceux et celles qui sont jeunes aujourd'hui inventent un Québec nouveau... et notre revue cherche ici à en cerner quelques contours.

### Abonnement

Nom  
 Adresse  
 Ville  Code postal  
 Province  Téléphone  
 Occupation

CE NUMÉRO : 14 \$  
 CE NUMÉRO PAR LA POSTE : 16 \$  
 Abonnement individuel : 25 \$  
 Abonnement de soutien : 40 \$  
 Abonnement institutionnel : 40 \$

**Revue Possibles**  
 5070, rue de Lanaudière  
 Montréal, Québec H2J 3R1

\* Ce point chèque ou mandat-poste de 25 \$ pour un abonnement d'un an à compter du numéro

### ÉDITORIAL

Les jeunes réinventent le Québec

AMINE TEHAMI

### ESSAIS ET ANALYSES

Les jeunes (et leurs aînés) face au vingt-et-unième siècle

ANDRÉ THIBAUT

L'engagement des jeunes en mutation : le cas de l'École d'été de l'INM

MIRIAM FAHMY

Québec 2076 : une vision de la relève

ROCK BAUDET ET DIEP TRUONG

La consommation responsable chez les jeunes : un acte d'engagement

ANNE QUÉNIART ET JULIE JACQUES

Politisation du quotidien et récupération alimentaire à l'ère de la bouffe minute

MARCO SILVESTRO

Nouvelle contestation globale et communications à l'ère numérique : contours d'un paradigme chaotique

PATRICK CADORETTE

Portrait de la « génération numérique » et photographie en négatif de la « nouvelle économie »

CAROLINE DAWSON, JACQUES HAMEL

ET MAXIME MARCOUX-MORAN

Conjuguer au présent jeunes et féminismes : interrogations, formes et expressions

MARCELLE DUBÉ

La révolution est possible. Portrait des groupes libertaires autogérés au Québec

GENEVIEVE LAMBERT-PILOTTE, MARIE-HELENE DRAPEAU ET ANNA KRZYWINSKI

Les jeunes à l'ère de la mobilité

PATRICE LEBLANC

### POÉSIE ET FICTION

Impuissance

NATHALIE PRUD'HOMME

Ma terre

YVES PATRICK AUGUSTIN

L'effondrement

JACQUES FOURNIER

Promesse

NADA SATTOUF

Poème

PIERRE CHARLAND

Martha Stewart

KARINE GLOUREUX

### DOCUMENTS

Art et aliénation

GILLES CÔTÉ

Au nom de ses finalités, poursuivre et réussir la réforme engagée

COLLECTIF RÉUSSIR LA RÉFORME

Retour... ou persistance du religieux?

DIANE PACOM

Les Éditions du Noroît  
Nouveautés 2007

35 ans de poésie

Sholem Shtern  
Nostalgie et tristesse  
Collection Chemins de traverse

Charlotte Melançon  
La prison magique  
Collection Chemins de traverse

www.lenoroit.com

HURTUBISE HMH

Félicitations à Naim Kattan!

Naim Kattan  
Châteaux en Espagne  
nouvelles

Récipiendaire du Prix international de la nouvelle Henri Cornélius, remis par l'Académie Royale de Belgique, pour l'ensemble de son œuvre de nouvelliste.

www.hurtubisehnhm.com

# ESSAIS

HISTOIRE POLITIQUE

## Un Norman Bethune antibritannique

*Humaniste enveloppé d'une cape rouge, le médecin-révolutionnaire canadien était allergique aux théories, sujet aux sautes d'humeur et armé d'un style flamboyant*

MICHEL LAPIERRE

En 1937, à son retour d'Espagne, Norman Bethune, qui a œuvré comme médecin dans les rangs des républicains au cours de la guerre civile, sursaute lorsqu'à New York le correspondant du quotidien *The Gazette* lui demande s'il est communiste. Il répond: «*Absolument pas... Qualifiez-moi de socialiste, si vous le désirez... Avant tout, je hais le fascisme.*» Le Canadien est fait d'une seule pièce, mais il n'a rien d'un doctrinaire.

Voilà ce qui ressort du portrait que brosse de lui Larry Hannant, professeur d'histoire à l'Université de Victoria (Colombie-Britannique), dans l'ouvrage le plus complet qu'on lui ait consacré. Enrichi de photos, le recueil, publié en anglais il y a près de dix ans et intitulé avec beaucoup d'à-propos *Politique de la passion*, renferme les écrits et les interventions orales de Bethune. Dans l'édition québécoise qui vient de paraître, ils sont souvent traduits en français pour la première fois.

En présentant avec minutie chacun des documents dans l'ordre chronologique, Hannant compose sous un jour nouveau la biographie du révolutionnaire allergique aux théories, sujet aux sautes d'humeur, mais armé d'un style flamboyant. Il le décrit comme «*un humaniste enroulé dans une cape rouge.*»

Hannant ne cache pas que Norman Bethune (1890-1939) avait tout de même adhéré au Parti communiste du Canada en 1935. Il restitue dans ses contradictions et sa complexité l'homme qui a été médecin, poète, peintre, photographe, inventeur d'instruments chirurgicaux, amant de plusieurs femmes et héros vénéral, sur l'ordre de Mao, par des centaines de millions de Chinois.

Rien ne prédestinait l'anglophone fier de ses ancêtres écossais, le fils agnostique d'un pasteur presbytérien de l'Ontario profond, à diriger de 1933 à 1936 une équipe canadienne-française en chirurgie pulmonaire, chez les Sœurs de la Providence, à l'hôpital du Sacré-Cœur de Cartierville. Nul ne s'attendait à ce que Bethune, après avoir observé les diverses tendances qui s'affrontaient en Espagne, déclare: «*Les gens ont tort de croire qu'on ne peut être à la fois antifasciste et catholique.*»

Le médecin canadien est conscient qu'à côté des communistes et des anarchistes, des catholiques, simples républicains, résistent aux troupes rebelles de Franco qui a intérêt, devant l'opinion internationale, à confondre tous les adversaires avec des massacreurs de prêtres. Il ne faut pas oublier que le général, fort de l'appui de la majorité des évêques espagnols, mais non de la totalité, veut renverser une coalition gouvernementale démocratiquement élue!

### Contre l'injustice

On comprend que l'antifascisme viscéral de Bethune dépasse les idéologies. Il s'agit du cri du cœur que l'injustice lui arrache. À ses yeux, Madrid devient «*le centre de gravité du monde.*» Le médecin travaille au sein des Brigades internationales, formées de volontaires accourus pour sauver la démocratie, mais que la Grande-Bretagne, le Canada et d'autres États capitalistes jugent clandestins.

Sujet de Sa Majesté, Bethune ose s'attaquer au cœur même de l'Empire britannique pour démasquer l'hypocrisie. Il affirme: «*Pour des raisons strictement économiques, l'Angleterre souhaite une Espagne faible et ruinée. Le gouvernement capitaliste de Londres et ses diplomates, Anthony Eden à leur tête, sont pronazis... Les véritables causes de la guerre civile espagnole, et celles qui déclencheront fort probablement la prochaine guerre mondiale, se trouvent dans une rivalité économique impérialiste.*»

Dans cette déclaration intempestive faite en 1937, l'allusion à Eden peut surprendre, car le ministre des Affaires étrangères s'inquiète de la politique d'apaisement vis-à-vis de Hitler que Chamberlain, le premier ministre britannique, concrétisera l'année suivante en participant aux accords de Munich. Mais si l'on remplace seulement l'épithète «*pronazis*» par l'épithète «*opportuniste*», l'analyse de Bethune sur les liens

stratégiques entre le capitalisme et le fascisme se défend.

En 1939, l'Allemagne expansionniste deviendra très menaçante pour la Grande-Bretagne. Elle empêchera les conservateurs anglais de rêver de ce qu'appréhendait le grand intuitif qu'était Bethune: une alliance avec les régimes dictatoriaux de droite pour contrecarrer la montée de la gauche en Europe occidentale.

Être non doctrinaire ne signifie pas être apolitique. L'infatigable chirurgien part pour la Chine en 1938. Arrivé là, il soigne les blessés pendant la guerre que Mao mène contre l'envahisseur japonais, allié des nazis.

Il constate que pour ses camarades «*le communisme est un mode de vie, pas seulement une façon de parler ou une vue de l'esprit.*» Grâce à la Chine et à ce mode de vie «*aussi instinctif que le réflexe rotulien.*» Bethune, l'anglophone aux racines britanniques, obtient la confirmation que la terre entière est un théâtre unique où le fascisme n'est que le masque hideux d'un vieil oncle capitaliste qui parle la langue maternelle.

Collaborateur du Devoir

POLITIQUE DE LA PASSION Norman Bethune Lux

Montréal, 2006, 464 pages



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

À Montréal, près de la station de métro Guy-Concordia, on trouve une statue de Norman Bethune offerte par la Chine. Le célèbre médecin œuvra une bonne partie de sa carrière à Montréal, où il sauva notamment la vie, dans les années 1930, de l'essayiste Pierre Vadeboncoeur.

ARCHITECTURE

## 100 maisons contemporaines au Québec

*Réinventer l'espace en ville et à la campagne*

ISABELLE PARÉ

Qui n'a pas rêvé un jour de traverser son six et demie, traversé d'un sombre corridor, pour un cocon ultramoderne aux espaces éclatés, aux plafonds sans fin et aux lignes aériennes?

Ce rêve d'une «*maison pas comme les autres*», plusieurs architectes et amoureux d'architecture contemporaine en ont fait leur réalité. Le livre *Architecture, habitat et espace vital au Québec* recense ainsi plus de 100 maisons contemporaines construites au Québec depuis 1990, dans des lieux aussi divers qu'incongrus.

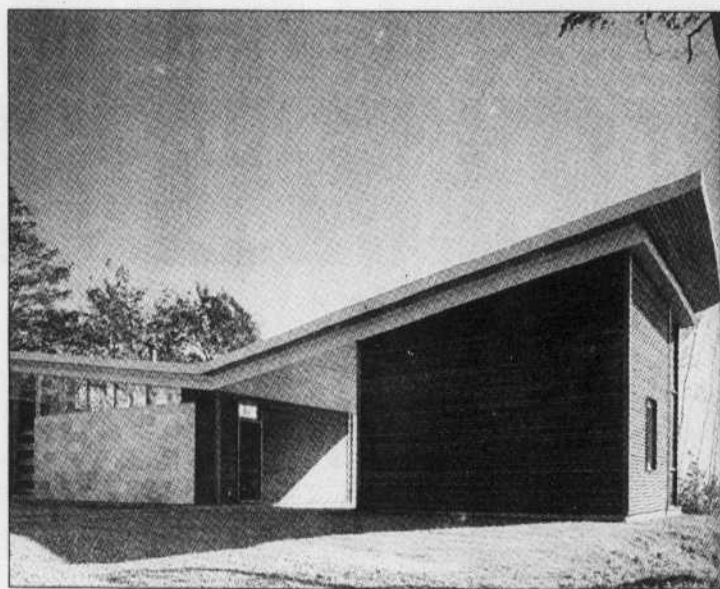
Preuve que la modernité se marie aux espaces les plus inattendus, on y retrouve une myriade d'habitats, allant du loft urbain au duplex rénové, à la maison ancestrale réinventée, aux usines recyclées, sans oublier une poignée de demeures de luxe dessinées sur mesure pour des clients aux budgets, on s'en doute, très élastiques.

Mais de la maison cube à la maison «*de poupée*», en passant par la maison tour, la maison de paille, la maison bibliothèque ou la maison de verre, on trouve dans ce livre des dizaines d'exemples prouvant qu'il n'est nul besoin d'être Rockefeller pour déambuler dans des espaces de vie réinventés.

Le livre recèle d'ailleurs des trésors d'audace, érigés sur des lopins de terre exigus, parfois voués à l'abandon, ou sur des sites urbains soumis aux contraintes de la lumière et — on l'imagine — de mille et un règlements municipaux.

Toutes les maisons choisies ont quelques points en commun: leur subtile insertion dans un lieu, que ce soit en plein cœur de la ville ou en rase campagne, leur souci environnemental certain et leur ingénieuse utilisation de la lumière naturelle. Plus qu'un album de décors léchés, ce livre, qui est d'ailleurs un des *best-sellers* des Publications du Québec, regorge d'exemples prouvant qu'il est des architectes qui tentent de faire sortir l'architecture des sentiers battus pour améliorer la qualité des habitats, même modestes.

Grâce aux Pierre Thibault, YH2, l'Éuif et autres virtuoses de l'architecture québécoise, le Plateau Mont-Royal foisonne d'exemples où des maisons s'élèvent sur des lots ne dépassant pas 3,8 mètres de largeur! On note au passage la Résidence Chambord et la Maison De



MARC KRAMER

Minton Hill House, à North Hatley. Affleck et de la Riva, architectes.

Gaspé, décloisonnées pour s'ouvrir sur de petites cours intérieures flanquées de vitres pleine hauteur. Rue Coloniale, ce sont les murs de deux vieux duplex qui s'ouvrent grand sur l'extérieur grâce à d'immenses portes de garage.

Hors des villes, *basta* l'éternel chalet suisse ou la maison en pièces sur pièces! Plusieurs architectes prouvent qu'on peut se forger un petit havre campagnard qui s'inscrit dans la modernité. On dévoile ainsi plusieurs perles serties dans leurs coins de nature à l'abri des regards, dont l'admirable Minton Hill House, où le toit inversé semble léviter au-dessus du lac Massawippi, qui trône en fond de toile. Souvent associée à des lignes austères, l'architecture contemporaine est ici une ode à la légèreté et à la transparence. Même effet coup-de-poing pour le Chalet de la rivière à Simon, la Villa du lac au Castor, ou Les Abouts, tous de bois et de verre parés, parfaitement fondus à leur environnement pour offrir à leurs habitants la nature en pâture.

Si la maison d'architecte demeure un rêve pour la majorité, ce livre reste un baume pour l'œil du citadin moyen, le plus souvent assailli par des projets de construction sans âme, où le PVC et la fausse tour victorienne règnent en maître.

Un livre à offrir, donc, aux amoureux de lignes contemporaines, aux émules de Mies Van der Rohe et du Corbusier, mais aussi aux bricoleurs, qui pourront peut-être y puiser

ser de puissantes sources d'inspiration pour se créer un petit paradis.

Le Devoir

ARCHITECTURE, HABITAT ET ESPACE VITAL AU QUÉBEC

100 MAISONS CONTEMPORAINES Les Publications du Québec 2006, Québec, 260 pages

**Lancement**

**FEMMES DE LUMIÈRE**

Les religieuses québécoises avant la Révolution tranquille de ANNE-MARIE SICOTTE

Le dimanche 18 mars 2007 à 14 h à la LIBRAIRIE PAULINES 2633, rue Masson, à Montréal.

PHOTOGRAPHIE

## Diane Arbus, photographe du quotidien écorché

HÉLÈNE SIMON

Publiée aux États-Unis en 1985, la biographie que la journaliste américaine Patricia Bosworth consacre à la photographe Diane Arbus — suicidée en 1971 à l'âge de 48 ans — est enfin traduite en français. C'est un antidote à *Fur*, le très mauvais film de Steven Shainberg, librement inspiré de la vie de l'artiste.

Cette biographie colle aux faits, alors qu'un autre livre sur Arbus, celui de Patrick Roegiers, est un essai sur l'œuvre. Le style de Patricia Bosworth est efficace, sans fioritures. Le lecteur plonge au cœur d'une existence où la fragilité de la jeune femme se cogne à la force du travail de la photographe. Un travail radical qui, en brouillant la frontière de la normalité des gens, a bouleversé l'histoire du portrait et de la photographie documentaire.

Élevée dans les quartiers huppés de Manhattan par des domestiques au service de parents peu affectueux, Diane Arbus n'a cessé de tenter d'échapper à son milieu. Son mariage avec Allan Arbus, l'un des employés de son père, directeur d'un grand magasin de la 5<sup>e</sup> Avenue, lui permet de quitter le cocon familial. Pour faire bouillir la marmite, le jeune couple se lance avec succès dans la photo de mode. Mais ni l'un ni l'autre ne s'épanouit dans cette pratique commerciale. Conscient du potentiel de son épouse, Allan la pousse à trouver sa propre voie à la fin des années 1950. Elle ose alors photographier l'Amé-

rique qui la fascine, celle de la marge, des travestis, des nains et autres phénomènes de foire... Et aussi quelques riches veuves abandonnées à leur solitude. Autant de personnes englues dans un mal-être dans lequel la photographe n'a aucun mal à se reconnaître.

Patricia Bosworth a fouillé les recrois de la vie d'Arbus. Quitte à dépasser les limites de la vie privée. Elle a rencontré un nombre impressionnant de témoins — famille, amis, amants, collègues. Ces témoignages font la richesse du livre. Certes, ni Allan Arbus ni ses filles n'ont souhaité être associés à cette biographie. Mais ses parents et son frère, le poète Howard Nemerov, son double pendant l'enfance, ont répondu aux questions.

Patricia Bosworth ne livre aucune analyse de l'œuvre d'Arbus, même si elle la replace parfaitement dans son contexte, permettant ainsi à un public peu familier de l'histoire de la photo-

graphie de saisir l'importance de son travail. Mais cette biographie contient aussi des témoignages de grands photographes aujourd'hui disparus, telle Lisette Model, qui a été le professeur d'Arbus. Ses cours et conseils l'ont aidée à forger cette écriture photographique douloureuse, appliquée à des sujets jamais traités auparavant.

Le Monde

DIANE ARBUS, UNE BIOGRAPHIE

Patricia Bosworth Traduit de l'anglais (États-Unis) par Nathalie Azoulai Le Seuil Paris, 2006, 342 pages

DIANE ARBUS OU LE RÊVE DU NAUFRAGE

Patrick Roegiers Perrin Paris, 2006, 232 pages

## Agenda littéraire Mars 2007

UNEQ

Union des écrivaines et des écrivains québécois



JEUDI 22 MARS, 19 h 30 DES MOTS ET DES SONS

Lecture-concert inspirée par la BULGARIE avec l'écrivaine SONIA ANGUELOVA et le musicien EMIL IUIEV Maison des écrivains, 3492, avenue Laval, Montréal Sherbrooke



VENDREDI 23 MARS 2007, 16 h 30 L'ACTE CRITIQUE

Table ronde animée par ALINE APOSTOLSKA Avec les écrivains ANDRÉ MAJOR PASCALE NAVARRO et quatre étudiants des départements d'études littéraires des universités McGill, de Montréal, Concordia et UQAM Local DR - 200 Pavillon Athanase-David (rez-de-chaussée) 1430, rue Saint-Denis Berri-UQAM



Entrée gratuite. Renseignements et réservation obligatoire au 514 849.8540 www.uneq.qc.ca